

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN. 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Il faut avoir soin des enfants, parce que le royaume des cieux est à eux. (S. JUSTIN).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).

Direction — Patronage de Saint Pierre. Place d'armes, N. 1, Nice

SOMMAIRE — Marie à ses dévots — Les Sœurs de Marie Auxiliatrice dans la Patagonie à Dom Bosco — Histoire de l'Oratoire de St. François de Sales — La Patagonie et les Terres australes du Continent américain — Souhaits — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

MARIE À SES DÉVOTS.

Vers le milieu du siècle dernier, on vit une jeune Princesse indignement persécutée. C'était Marie-Thérèse impératrice d'Autriche. Son père, Charles VI, étant mort, plusieurs puissances d'Europe, l'Espagne, la France, la Prusse, la Pologne, les deux Siciles et la Sardaigne, se coalisèrent dans le but de se partager ses nombreux domaines, et déjà l'usurpation était à peu près complète. Contrainte d'abandonner Vienne même, sa Capitale, l'infortunée Reine court en Hongrie, province qui lui était restée fidèle; elle réunit, à Presbourg, tous les grands, et tenant, dans ses bras, son jeune premier-né, d'une voix et d'un aspect propres à émouvoir, elle leur adresse ces paroles: « Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, obsédée par mes plus proches parents, je n'ai plus d'espoir que dans votre fidélité, dans votre courage et dans ma constance. Je remets entre vos mains la fille et le fils de vos rois qui attendent de vous leur salut. »

Au spectacle de leur jeune reine si malheureuse, à la vue de ce tendre enfant

qu'elle portait dans ses bras, touchés de ces accents, les nobles Hongrois se sentirent profondément émus; ils conçurent aussitôt pour la mère et le fils, une vive affection, et pleins d'un saint enthousiasme, tirant leur épée du fourreau, ils s'écrièrent d'une voix unanime: Mourons pour notre Roi Marie-Thérèse: *Moriamur pro Rege nostro Maria Theresia*. Au cri de ces braves, la Hongrie toute entière s'agite, de toutes parts on court aux armes, et une formidable armée est mise sur pied, renforcée encore par d'autres troupes venues d'ailleurs; cette armée marche de victoire en victoire, et force les ennemis à repasser la frontière. Bientôt la nouvelle de cette gracieuse Princesse réduite à si grande extrémité, est connue des autres parties de l'Europe; les cœurs sensibles et généreux se sentent saisis de compassion pour cette grande infortune. Les femmes d'Angleterre attendries, lui offrent un subside, et leur roi, Georges II, vole à son secours, conduisant lui-même en personne, une armée aguerrie. Le roi de Sardaigne, à son tour, abandonne la ligue et prend la défense de Marie-Thérèse. En un mot, tout change d'aspect; la paix est signée à Aquisgrane en 1748; et la jeune reine, et son jeune premier-né qui s'étaient vus sur le point d'être dépouillés de tout, reprirent la possession tranquille de leur héritage (1).

(1) Le 29 du mois de novembre dernier, il s'était écoulé un siècle depuis la mort de Marie-Thérèse, modèle des reines. Elle descendit dans la tombe, écrit le célèbre

Ce fait historique nous rappelle une autre Reine bien plus digne encore et une bien plus tendre Mère, abandonnée, elle aussi, aujourd'hui, de plusieurs de ses amis, et persécutée par des ennemis puissants. Il nous semble voir l'auguste Reine du Ciel, Marie, avec son cher Fils Jésus dans les bras, contrainte à sortir de tant de maisons et de familles chrétiennes, et abandonner la possession d'un si grand nombre d'âmes, dans lesquelles elle avait fixé son trône d'amour. Et pourquoi ce départ si douloureux ? Parceque quelques-uns ne se soucient plus ni de Marie ni de son Fils, et lui déclarent une guerre impitoyable, par leur conduite irréligieuse et immorale ; parcequ'ils vivent dans la plus grande indifférence pour tout ce qui regarde son culte, qu'ils négligent ses solennités, tant de côté toutes ces pratiques de dévotion, par lesquelles nos pères s'efforçaient d'honorer et de vénérer avec un transport filial cette Créature, la plus sainte, la plus aimable, la plus aimante qui soit jamais sortie des mains du Tout-Puissant. Quelques-uns courent, empressés, à un spectacle profane, et c'est avec peine et avec dégoût qu'ils assistent à une cérémonie sacrée ; ils acceptent avec joie, l'invitation à un dîner, et ils ont honte de s'asseoir à la table des Anges. On s'obstine à vivre dans le péché, des mois et des années ; on se tient éloigné de l'Eglise ; on vit dans l'ignorance des choses saintes, et on laisse croître les fils et les filles dans un tel oubli des devoirs du chrétien, que ceux-ci, arrivés à l'âge de 15 ans, n'ont pas encore fait leur première communion, et ne savent même pas qui est Jésus-Christ. D'autres fois, par suite de cette grande indifférence, on contracte des unions illicites, y joignant encore l'impiété et le sacrilège ; on blasphème en vrais Turcs ; on se moque des Ministres sacrés, comme des hérétiques ; on parle de la Religion et de l'Eglise, à la manière des incrédules. Vous cherchiez en vain dans certaines maisons, un signe qui rappelle la céleste Mère et le divin Rédempteur ; aussi peut-on dire de

Rohrbaker, avec le glorieux titre de *Mère de la patrie*, qui lui fut décerné par la reconnaissance des peuples. Sa bienfaisance était inépuisable, et son extrême sensibilité lui en faisait comme un besoin. Ayant aperçu, un jour, près de son palais, une femme et deux petits enfants, exténués par la faim, elle s'écria avec l'accent de la plus vive douleur : « Qu'ai-je donc fait pour qu'un tel spectacle vienne attrister mes regards et deshonoré mon règne ! » Et sur-le-champ, elle commanda qu'on servit à cette pauvre mère, quelque nourriture prise sur sa table même, puis elle la fit venir en sa présence, l'interrogea et lui assigna une pension.

certain individus qu'ils n'ont plus rien du chrétien, si ce n'est le caractère du baptême qu'on ne peut plus effacer jamais, pas même dans l'enfer. Or, toutes ces personnes que font-elles, si non mettre à la porte de leur maison et de leur cœur, l'auguste Reine du Ciel et son divin Fils ?

Mais ainsi abandonnée et traitée, l'aimable Reine, tenant dans ses bras son cher Fils Jésus, se tourne vers ses fils et ses filles dévoués, et les invite à prendre sa défense. C'est particulièrement à vous qu'Elle s'adresse, ô bons Coopérateurs et pieuses Coopératrices, à vous pères et mères de famille, à vous directeurs des âmes, à vous instituteurs et institutrices de la jeunesse, à vous supérieurs de Communauté, à vous maîtres et maîtresses d'école, oui c'est à vous tous qu'Elle dit : « Abandonnée et négligée de ceux qui auraient dû me conserver une affection tendre et durable, persécutée et méprisée par des écrivains éhontés et impies, blasphémée par qui ne me connaît pas ou ne me veut pas reconnaître ; hélas ! ayez pitié de moi et de Jésus mon Fils. Laissez-moi régner dans vos maisons, comme je régnai dans celle d'Elisabeth, où je répandis des trésors de grâces ; faites-moi connaître, de bonne heure, de vos sujets, et surtout de l'aimable jeunesse ; enseignez-lui qui je suis ; combien grande m'a fait le Seigneur ; combien est ardent mon amour ; combien est étendu mon pouvoir pour le soulagement des malheureux mortels. Oui, augmentez le nombre de mes dévots, reconduisez-moi les fils égarés, et faites que je puisse les étreindre tous dans un seul embrassement et les porter à la félicité ; car il est bien vrai que celui qui me trouve, trouve la vie et reçoit du Seigneur le salut. *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino.*

Écoutez ces paroles de notre douce Reine et de notre affectueuse Mère, et le cœur plein d'un saint amour, disons-lui : *Dominare nostri tu et filius tuus.* O Marie régnez sur nous avec votre Fils ! De plus, promettons-lui de consacrer, à son service, à l'honneur et à la gloire de Jésus son Fils, non seulement nos pensées et nos affections, non seulement notre langue et nos mains, mais de répandre généreusement notre sang et notre vie, s'il le faut, en nous écriant avec plus d'ardeur encore que les vaillants Hongrois : Mourons pour Marie notre Reine : *Morianur pro Regina nostra.*

Voilà que nous touchons à la belle fête de l'Immaculée-Conception, et bientôt nous entrerons dans la neuvaine préparatoire à

la solennité de Noël, solennité toujours si chère au cœur d'un chrétien ! Profitons de cette belle occasion pour montrer l'ardeur de notre amour, à l'égard du Fils et de la Mère. Célébrons ces deux solennités en faisant une bonne confession et une bonne communion et en nous efforçant de faire partager nos sentiments à tous ceux sur qui nous pourrions exercer quelque influence. Puis, quand nous aurons le bonheur de posséder, dans notre cœur, le divin Enfant, jurons-lui, une fidélité inviolable, en nous servant des paroles d'un grand amant : « Ni la faim, ni la soif, ni la pauvreté, ni la richesse, ni la persécution, ni l'épée, ni la tribulation, ni la tristesse, ni la hauteur, ni la profondeur, ni la vie, ni la mort, ni rien de ce qui est créé ne pourra jamais me séparer de ton amour, ô mon aimable Jésus ! »

LES SŒURS DE MARIE AUXILIATRICE DANS LA PATAGONIE A DOM BOSCO.

Très-Révérend Père en Jésus-Christ,

Je profite de l'occasion qui se présente pour vous envoyer ces quelques lignes.

Les nouvelles que j'ai à vous donner, pour le moment, sont, grâce à Dieu, excellentes, et nous espérons que cela continuera.

Actuellement, nous sommes occupées à confectionner des robes et autres vêtements pour nos pauvres indiennes, et il semble que le Seigneur nous prépare un travail considérable pour l'avenir. Nous n'en sommes point alarmées, au contraire, nous le désirons ce travail, puisque c'est dans l'intérêt de tant d'âmes ensevelies dans les ténèbres de l'ignorance. Ah ! mon Révérend Père, si vous voyiez comme les Indiennes sont nombreuses ici, et comme elles sont misérables, autant pour ce qui regarde le corps que pour ce qui regarde l'âme ! Leur état fait vraiment compassion, et nous regrettons vivement de ne pouvoir les assister toutes, parceque nous sommes trop peu, et notre pauvreté trop grande.

Notre école de Carmen compte maintenant trente enfants, dont deux pensionnaires et une jeune More, qui nous aide aussi dans les soins de la maison. Si nous avions de quoi les maintenir, nous pourrions en recevoir, en instruire et en sauver un grand nombre.

Tous les dimanches, nous allons à la paroisse, faire le catéchisme aux jeunes filles qui, dans ce pays, sont extrêmement ignorantes. Une fois le mois, nous les faisons confesser ; après quoi, un bon nombre s'approche de la sainte Communion, avec un maintien, on ne peut plus édifiant. Cette pratique de dévotion fait beaucoup de bien, non seulement aux enfants, mais encore aux adultes et sert à exciter la foi parmi les Indiens, à les faire réfléchir et à leur faire aimer notre sainte Religion.

Avant de terminer cette lettre, je voudrais vous demander une faveur et même deux. Veuillez nous recommander d'une manière toute spéciale à Marie Auxiliatrice, notre tendre Mère, afin que, étant venues dans ces lointains pays pour faire connaître Jésus, notre céleste Époux, nous lui demeurions fidèles jusqu'à la mort. Nous désirons toutes quatre nous faire saintes, et nous espérons réussir, si vous voulez bien prier pour nous.

L'autre faveur que j'ai à vous demander, c'est que vous soyez assez bon pour envoyer d'autres sœurs à notre secours, afin de conduire au salut un plus grand nombre de pauvres Indiennes. On nous a fait espérer que notre désir serait bientôt satisfait ; oh ! comme il nous tarde de voir arriver ce jour !

Permettez-moi encore une demande : en nous envoyant un secours à nous-mêmes, n'oubliez pas nos confrères Salésiens. Si vous voyiez comme ils ont à faire et comme ils travaillent ! Le Révérend Dom Fagnano, surtout, est un vrai martyr de la fatigue, et nous craignons bien qu'il ne succombe à ses durs labeurs.

Que Dieu vous conserve de longues années encore. Daignez enfin agréer nos respectueux hommages, et me croire, dans le Sacré Cœur de Jésus

De votre Révérence

La dévouée fille
Sœur ANGELE VALESE.

Carmen de Patagones, 6 octobre 1880.

Nous avons reçu, de la République de l'Uruguay, cette douloureuse nouvelle, que la mort vient de nous enlever la Révérende Sœur Virginie Magone, après une longue maladie. C'est la première des Filles de Marie Auxiliatrice, qui s'en vole au Ciel, du sol Américain, consumée pour la gloire du céleste Epoux, dont l'amour lui avait fait, dès sa jeunesse, abandonner le monde et toutes les joies terrestres.

Dans notre prochain numéro, nous espérons de pouvoir publier la relation qu'on nous a fait parvenir, touchant son heureux passage du temps à l'éternité, arrivé le 25 du mois de septembre dernier.

En attendant, nous commençons, dès aujourd'hui, à recommander son âme, dans le cas où elle en aurait besoin, aux prières des Coopérateurs et des Coopératrices.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

CHAPITRE XXI.

Dom Bosco en quête pour ses jeunes merles — Contre-poison — La petite allocution du soir et les interrogations — Système préventif — Son application — Ses avantages — Une parole sur les punitions.

Dom Bosco s'appliquait, comme nous l'avons dit, à la culture religieuse et morale des 700 jeunes gens et plus de l'Oratoire de Saint Fran-

çois de Sales, et veillait avec une égale sollicitude sur les cinq cents autres qui fréquentaient celui de Saint Louis de Gonzague ; mais il ne perdait pas de vue, pour cela, les pauvres jeunes gens établis dans son Hospice alors à son début. Il les regardait, au contraire, comme la pupille de ses yeux, et en avait le plus grand soin, comme il convient au plus attentif et au plus affectueux des pères. La plus grande partie de ses jeunes gens ne gagnait rien ou fort peu de chose ; il devait donc penser lui-même à les entretenir, les chausser et les vêtir. Aussi le voyait-on sortir, de temps en temps, durant la semaine, pour se rendre, tantôt chez cette personne de la ville, tantôt chez cette autre, et avec autant d'humilité que de courtoisie, solliciter pour nous quelques secours. S'il lui arrivait de rencontrer quelqu'un, sur son chemin, qui lui demandât où il allait, *je vais en quête pour mes jeunes merles*, répondait-il, et il continuait sa route. Bien que, cette année-là, par suite de la guerre, et plus tard, par suite d'autres circonstances non moins fâcheuses, notre petite famille se trouvât quelquefois dans la gêne, les pieuses industries de Dom Bosco ne nous laissèrent jamais manquer du nécessaire, le subside même quotidien de cinq sous ne nous fit jamais défaut.

Mais sa sollicitude devenait encore plus grande, lorsqu'il s'agissait des intérêts de notre âme. A cette époque, les moyens de perversion se faisaient, chaque jour, plus nombreux et plus funestes ; en conséquence de la liberté de la presse, on répandait, à pleines mains, dans les laboratoires et les boutiques, des livres et des journaux dont la lecture était des plus dangereuses. Il n'était pas rare d'entendre des maîtres et des domestiques, des négociants et des commis, des tailleurs et des savetiers, parler religion et morale, et trancher ces graves questions comme s'ils eussent été autant de docteurs de Sorbonne. Aussi la foi et les bonnes mœurs couraient-elles les plus grands périls.

Dom Bosco, obligé d'envoyer ses jeunes gens en ville, pour y apprendre un art ou un métier, avait soin de prendre les plus minutieuses informations sur l'honnêteté des individus, près desquels il se proposait de les placer. Si c'était nécessaire, il les enlevait d'un endroit pour les mettre dans un autre, où il trouvait de plus sûres garanties. Ce n'est pas tout encore : il allait souvent lui-même, prendre des renseignements, auprès des patrons, sur la conduite de ses jeunes apprentis, voulant s'assurer, par lui-même, si ceux-ci remplissaient leurs devoirs avec exactitude et fidélité, et, en même temps, si ses chers protégés ne couraient aucun danger, soit du côté de la morale, soit du côté de la religion. Dans la maison, ensuite, il restait avec nous, le plus longtemps qu'il pouvait, cherchant, avec une délicatesse vraiment remarquable, à apprendre ce que nous avions vu ou entendu de mal dans le courant de la journée ; puis, en médecin plein de science et de tendresse, il nous présentait le contre-poison propre à arracher, de nos esprits, les mauvaises maximes qui auraient pu s'y glisser,

et à effacer, de nos cœurs, les fâcheuses impressions qu'elles auraient pu y faire naître.

Dès la première année, il avait déjà l'habitude de nous adresser quelques paroles d'édification, après les prières du soir ; mais si, dans les commencements, il ne pouvait que rarement nous accorder ce petit entretien, seulement les veilles de fêtes, ou à l'occasion de quelque grande solennité, cette année-là, au contraire, nous eûmes le plaisir de l'entendre, à peu près tous les soirs. Dans son petit discours, qui durait de deux à trois minutes, il nous exposait tantôt un point de doctrine, tantôt une vérité morale, et cela, à l'aide de quelque exemple que nous écoutions avec le plus grand plaisir. Son but était surtout de nous prémunir contre les opinions malsaines du jour, et les erreurs que les protestants faisaient circuler par Turin. Quelquefois, pour mieux fixer notre attention, et graver plus profondément, dans notre esprit, une bonne maxime, il nous racontait un trait édifiant arrivé ce même jour, ou bien tiré de l'histoire ou de la vie d'un saint. D'autres fois, il nous proposait une question à résoudre, ou il nous adressait une demande, à laquelle nous devions faire une réponse exacte ; comme par exemple, que signifient ces paroles Dieu et Jésus-Christ ; qu'entend-on par péché et paradis ; pourquoi le Seigneur a-t-il donné une seule âme à chacun de nous, et ainsi de suite ; mais avant de répondre, il nous accordait ordinairement quelques jours de réflexion. La réponse devait se faire sur un billet portant le nom et le prénom de l'auteur, et celui qui avait attrapé juste, recevait un petit prix. De cette façon, Dom Bosco nous obligeait à penser, et en même temps, il se frayait la voie pour nous développer les vérités les plus utiles qui ne s'oubliaient plus jamais.

D'après ces industries et d'autres semblables que nous avons indiquées sommairement dans les chapitres précédents, nos lecteurs ont déjà pu comprendre quel fut et quel est encore aujourd'hui le système suivi par D. Bosco, dans l'éducation de la jeunesse. Son système, à lui, n'est pas le répressif, mais le préventif ; système dont il avait fait l'expérience avec un si heureux succès pour le bien-être moral des jeunes gens, qu'il cherchait à le faire adopter, dans la pratique, par tous ses auxiliaires, maîtres et assistants. Dans une lettre qu'il écrivait, de Castelnuovo d'Asti, au Docteur Borelli à Turin, en date du mois d'août 1846, nous y lisons, entr'autres choses, les paroles suivantes qui cadrent parfaitement avec notre sujet : « C'est bien que N. N. prête son assistance à l'Oratoire ; mais je vous ferai remarquer qu'il traite les enfants avec un peu de rigueur, et je sais que plusieurs d'entr'eux en ont éprouvé du découragement. Faites en sorte que l'huile soit l'assaisonnement obligé de toute nourriture servie dans notre Oratoire. » Pour que tous pussent bien connaître et suivre son système tout paternel, D. Bosco tenait souvent des conférences auxquelles prenaient part plusieurs prêtres de Turin, entr'autres le regretté Monseigneur Eugène Galletti, Evêque d'Albe, alors

Chanoine à l'église du *Corpus Domini*. Enfin, non content de cela, il écrivit encore brièvement sur ce même sujet, dans le but, toujours, de montrer en quoi consistent les deux systèmes préventif et répressif, donnant les raisons pour lesquelles on doit préférer le premier, exposant les règles à suivre pour son application, et révélant les grands avantages qui doivent en résulter. Cet écrit si utile prit place dans le Règlement à l'usage des Maisons Salésiennes ; et nous croyons faire une chose agréable à nos lecteurs, en le reproduisant ici pour leur propre gouverne.

« Les systèmes employés, en tout temps, dans l'éducation de la jeunesse, sont au nombre de deux, dit D. Bosco : le Préventif et le Répressif. Ce dernier consiste à faire connaître la loi aux sujets, et à en surveiller les transgresseurs pour leur infliger le châtement justement mérité. Dans ce système, les paroles et l'aspect du Supérieur doivent toujours être sévères, et même menaçants ; il doit éviter toute familiarité avec ses subordonnés. De plus, pour accroître son autorité, le Directeur devra se trouver rarement parmi ses sujets, seulement quand il s'agit de punir et de menacer. Ce système est facile, peu fatigant, et convient particulièrement à l'armée, et en général aux personnes adultes et sensées, qui doivent être en état de savoir, par elles-mêmes, et de se rappeler ce qui est conforme aux lois et aux autres prescriptions.

« Le système préventif est bien différent, et je pourrais même dire, tout opposé. Il consiste à faire connaître les prescriptions et les règlements d'un Institut, et à exercer ensuite, la surveillance, de telle sorte, que les élèves voient toujours fixé sur eux l'œil du directeur ou des assistants, qui leur parlent en pères affectueux, qui leur servent de guide, en toute occasion, qui les conseillent et les corrigent amoureusement ; après quoi l'on peut dire : *que les élèves sont mis dans l'impossibilité de commettre des fautes*. Ce système repose tout entier sur la raison, la religion et la bonté ; aussi exclut-il toute punition grave, et cherche-t-il à rendre difficiles les punitions même légères. Il semble que ce système doive être préféré à l'autre pour les raisons suivantes.

« I. L'élève, préalablement avisé, ne reste pas découragé à la suite des fautes qu'il a commises, comme cela arrive lorsqu'elles sont rapportées au Supérieur. Le jeune homme ne s'irrite pas de la correction qui lui est faite, de la punition dont il a été menacé ou qui lui a été infligée, parcequ'il y a toujours une parole amie qui le rassure, et qui, le plus souvent réussit à le persuader et à gagner son cœur, à ce point que le coupable reconnaît la nécessité du châtement ; peu s'en faut qu'il ne le désire même.

« II. La raison qui milite le plus en faveur de ce système, c'est la légèreté du jeune homme qui, en un moment, oublie les règles disciplinaires et les châtements dont elles le menacent. En effet, un enfant contrevient souvent à une règle et se rend passible d'une peine, auxquelles il n'avait pas même songé, dans l'instant où il accom-

plissait l'acte illicite, et l'on peut assurer qu'il aurait agi différemment si une voix amie l'eût averti.

« III. Le système répressif pourra bien empêcher des désordres, mais il ne parviendra pas à rendre les esprits meilleurs. On a fait cette observation : que les enfants n'oublient pas les punitions qu'ils ont reçues, et, le plus souvent, ils en conservent un dépit qui leur fait désirer de secouer le joug et d'en tirer même vengeance. On dirait quelquefois qu'ils n'y font pas attention, mais si l'on observe attentivement leurs allures, on reconnaît facilement que les réminiscences de la jeunesse sont terribles. Ils oublient volontiers les punitions de leurs parents, mais très-difficilement celles de leurs instituteurs. On pourrait citer quelques faits d'individus qui, déjà parvenus à la vieillesse, se vengèrent sottement des punitions qui leur avaient été justement appliquées au temps de leur éducation. Avec le système préventif, au contraire, on se fait un ami de l'élève, lequel reconnaît, dans l'assistant, un bienfaiteur qui l'avertit, qui veut lui faire du bien en cherchant à le soustraire aux désagréments, aux punitions et au déshonneur.

« IV. Le système Préventif traite l'élève de telle manière, que l'instituteur pourra toujours lui parler le langage du cœur, et pendant le temps de son éducation et après. S'étant gagné le cœur de son protégé, il pourra exercer sur lui un grand empire, l'aviser, le conseiller, et même le corriger alors que celui-ci se trouvera dans les emplois, dans les bureaux ou le commerce.

« Pour ces raisons et beaucoup d'autres encore, il semble, disons-nous, que le système préventif est préférable au répressif.

Ceci établi, Dom Bosco parle ensuite des règles à suivre pour son application et continue ainsi :

« La pratique de ce système s'appuie toute entière sur ces paroles de saint Paul : *Charitas pateriens est, benigna est, omnia suffert, omnia sperat, omnia sustinet*, et sur ces autres, à l'adresse des parents : *Pères, ne provoquez pas vos fils à la colère, afin qu'ils ne se découragent point*. C'est pourquoi, le chrétien seulement peut appliquer avec succès le système préventif ; car la raison et la religion sont les moyens dont l'instituteur doit constamment faire usage, s'il veut obtenir son but. En attendant, voici les principales règles pour appliquer le système en question.

« I. Le Directeur doit donner tous ses soins à ses élèves, et ne jamais accepter d'autre charge qui puisse le distraire de ses fonctions ; il doit, au contraire, se trouver toujours au milieu d'eux, à moins qu'il n'en soit absolument empêché par quelque occupation, et qu'il n'ait été remplacé par un autre dûment autorisé à cet effet.

« II. Les maîtres et les surveillants doivent être d'une moralité à toute épreuve. Qu'ils fuient comme la peste toute espèce d'affection ou d'amitié particulière avec les élèves, se rappelant que l'égarément d'un seul peut compromettre un Institut tout entier. On fera en sorte que les élèves ne soient jamais seuls, et autant que faire se

pourra, les assistants les précéderont dans le lieu où ils doivent se réunir ; ils resteront avec eux jusqu'à ce qu'ils aient été remplacés, ayant soin que les élèves ne soient jamais inoccupés, même pendant le temps de la récréation.

« III. On donnera, à ces derniers, pleine liberté de sauter, de courir et de crier comme il leur plaira. La gymnastique, la musique, la déclamation, le théâtre, les promenades, sont des moyens très-efficaces pour maintenir la discipline, assurer la moralité et la santé. Seulement, que l'on soit bien prudent dans le choix de la matière qui doit faire l'objet de ces divertissements ; que les personnes qui y interviendront soient honnêtes, et que les discours qui s'y tiendront, soient irrépréhensibles. Faites tout ce que vous voudrez, disait saint Philippe de Néri, il me suffit que vous ne commettiez pas de péché.

« IV. La Confession et la Communion fréquentes sont les colonnes qui doivent soutenir une maison d'éducation, de laquelle on veut éloigner la menace et la férule. Il ne faut jamais contraindre les enfants à la fréquentation des Sacrements, mais seulement les encourager, et leur offrir la commodité d'en profiter. Ensuite, à l'occasion des Exercices Spirituels, des triduum, des neuvaines, des prédications et des catéchismes, qu'on fasse ressortir la beauté, la grandeur, la sainteté de cette Religion qui présente des moyens aussi faciles, aussi utiles à la société civile, à la tranquillité du cœur, au salut de l'âme, comme le sont précisément les Sacrements. De cette façon, les enfants deviennent spontanément amoureux de ces pratiques de piété, et ils les accompliront avec conviction et avec fruit.

« V. Qu'on soit bien attentif surtout à empêcher qu'il ne s'introduise, dans l'Institut, de mauvais compagnons et des livres immoraux, ou des personnes qui tiennent de mauvais discours. Le choix d'un bon portier est un trésor pour une maison d'éducation.

« VI. Chaque soir, après les prières communes, et avant que les élèves n'aillent prendre leur repos, le Directeur, ou celui qui le remplacera, adressera, en public, quelques paroles affectueuses, donnant des avis et des conseils sur ce qu'il y a à faire et à éviter ; il s'étudiera à tirer ses pieuses maximes de quelques faits survenus, durant la journée, dans l'Institut ou dehors ; mais cette allocution ne doit pas dépasser cinq minutes ; et si elle est bien conduite, elle deviendra comme la clé de la moralité et du bon succès de l'éducation.

« VII. Qu'on rejette bien loin la pernicieuse opinion de certains qui voudraient différer la première communion jusqu'à un âge déjà avancé, alors que le démon, le plus souvent, a pris possession du cœur d'un jeune homme, au grand détriment de son innocence. D'après la discipline de l'Eglise primitive, on avait coutume de distribuer aux petits enfants les hosties consacrées qui restaient après la communion des adultes. Ceci doit nous faire comprendre comme l'Eglise aime à voir les enfants admis, de bonne heure, à la sainte Communion. Quand un enfant sait distin-

guer entre pain et pain, et montre d'avoir une instruction suffisante, qu'on ne regarde plus à l'âge, mais que le Souverain du Ciel vienne régner dans cette âme bénie.

« VIII. Touchant la Communion, les catéchismes en recommandant la fréquentation. Saint Philippe de Néri conseillait de la faire, tous les huit jours, et même plus souvent. Le Concile de Trente dit clairement, que son désir le plus ardent est, que chaque fidèle chrétien entendant la sainte Messe, y fasse aussi la Communion, non seulement spirituelle, mais encore sacramentelle, afin de retirer un plus grand fruit de cet auguste et divin Sacrifice. »

L'utilité de ce système d'éducation ne peut échapper à la considération d'une personne sensée ; toutefois, pour la rendre encore plus évidente, Dom Bosco poursuit :

« Quelqu'un dira que ce système est difficile dans la pratique. Je ferai observer que, du côté des élèves, il est au contraire très-facile, très-satisfaisant, et extrêmement avantageux. Du côté des instituteurs ensuite, il présente quelques difficultés qui disparaîtront, pour ainsi dire, si l'instituteur se met à l'œuvre avec tout le zèle dont il est capable. L'instituteur est un individu voué au bien de ses élèves ; dès lors, il doit être prêt à affronter toute gêne, toute fatigue pour obtenir son but qui est l'éducation civile, morale et scientifique de ses élèves. Outre les avantages que nous avons exposés plus haut, j'ajoute encore les suivants.

« I. L'élève sera toujours plein de respect pour son instituteur, et il se rappellera avec plaisir, la direction qu'il en a reçue, considérant comme autant de pères et de frères, ses maîtres et ses autres supérieurs.

« II. Quels que soient la nature, le caractère, l'état moral d'un jeune homme, à l'époque de son admission, les parents peuvent vivre tranquilles, sûrs que leur fils ne deviendra pas plus mauvais ; on peut même certifier qu'il s'améliorera sensiblement. Certains enfants qui faisaient la désolation de leurs parents, et qu'on avait même refusés dans les maisons de correction, élevés conformément aux principes de ce système, changèrent complètement de caractère ; leur conduite devint des plus régulières, et aujourd'hui, ils occupent des emplois honorables dans la société ; ils sont devenus le soutien de leur famille, et l'honneur de leur pays.

« III. Les élèves qui, par malheur, entreraient dans un Institut, avec de mauvaises habitudes, ne peuvent pas nuire à leurs compagnons. Les jeunes gens honnêtes et vertueux n'ont rien à craindre non plus du contact de ces malheureux, parce que le temps, le lien et les occasions manquent, étant constamment assistés et protégés. »

Dom Bosco termine son petit traité par une parole sur les punitions : « Quelle règle doit-on suivre, demande-t-il, lorsqu'il s'agit d'infliger un châtement ? Et il répond : Si c'est possible, qu'on ne fasse jamais usage des punitions ; et si la nécessité demande une répression, on suivra cette ligne de conduite :

« I. Que l'instituteur, au milieu de ses élèves, se fasse aimer s'il veut se faire craindre. Ce résultat obtenu, il n'a qu'à retirer sa bienveillance à l'élève qu'il veut châtier; cette privation est un châtement, mais un châtement qui excite l'émulation, ranime le courage sans jamais l'abattre.

« II. Les jeunes gens tiennent pour châtement tout ce que les supérieurs font servir à cet usage. On a observé qu'un regard peu affectueux produit, sur quelques-uns, un effet plus grand que ne le ferait un soufflet. La louange pour une bonne action, le blâme pour une négligence coupable, peuvent très-bien servir de récompense ou de châtement.

« III. Que les corrections et les châtements ne se donnent jamais en public, si ce n'est dans des cas excessivement rares, mais en particulier et loin des regards des autres condisciples. Qu'on use ensuite de la plus grande patience pour faire comprendre son tort à l'élève, en recourant à la raison et à la religion.

« IV. Qu'on évite avec le plus grand soin de donner des titres grossiers, de frapper de quelque manière que ce soit, de mettre à genoux dans une attitude douloureuse, de tirer les oreilles, et autres actes semblables, parceque ces actes sont défendus par les lois civiles, irritent fortement les jeunes gens, et avilissent l'instituteur lui-même.

« V. Que le Directeur fasse bien connaître les règles, les récompenses et les châtements établis par les règles de discipline, afin que l'élève ne puisse pas s'excuser en disant : Je ne savais pas que cela fût commandé ou défendu.

« VI. Avant d'infliger une punition quelconque, qu'on observe bien le degré de culpabilité de l'élève, et lorsque un avertissement suffira, qu'on ne lui adresse aucun reproche, et si une parole de blâme est nécessaire et suffisante, qu'on n'aille pas plus loin.

« VII. Qu'on se garde bien d'infliger un châtement soit en paroles, soit en faits, pendant que l'âme se trouve encore agitée; qu'on ne punisse jamais pour de simples fautes d'inadvertence, et que les punitions soient aussi rares que possible. »

C'est par là que D. Bosco termine son traité.

Le système d'éducation que nous venons de faire connaître à nos lecteurs, suivi par lui et recommandé dès le commencement de l'Oratoire et de l'Hospice, est le même qui s'étudie et se pratique encore aujourd'hui dans toutes les Maisons Salésiennes; et nous savons que les Maisons qui fleurissent et donnent les meilleurs fruits, sont précisément celles où ce système est le mieux connu et le plus exactement suivi. Il serait à désirer qu'il fût introduit dans toutes les familles chrétiennes, et dans tous les établissements d'instruction, publics et privés, pour les jeunes garçons et les jeunes filles. Alors, on ne tarderait pas à avoir une jeunesse plus réglée dans sa conduite, et plus pieuse; une jeunesse qui serait la consolation des familles, et qui offrirait à la société civile les plus solides garanties.

LA PATAGONIE

et les Terres australes du Continent américain

CHAPITRE II.

Les trois règnes de la Nature.

Les hautes montagnes des Andes qui traversent la Patagonie, sont de roche dure. Toute la plaine est couverte de pierres calcaires : de grandes extensions sont couvertes de sable et de sel. Autour du port *Deseado*, baie sûre et profonde, les roches sont composées de marbres veinés de noir, de blanc et de vert, de pierres à fusil, et le talc qui s'y trouve aussi en assez grande quantité, est tellement luisant qu'on le prendrait pour du cristal. Les coquilles fossiles forment, sur des côtes, des bancs considérables, qui sont d'une rare beauté.

Les forêts qui recouvrent les flancs des montagnes, aux deux tiers de leur hauteur, rivalisent, pour leur luxuriante végétation, avec celles des régions tropicales, et abondent en bois de construction; mais à l'Est des Andes, il n'y a plus que de vastes plaines salines couvertes d'herbes et de bruyères. Une espèce de palmier ou de fougère va s'étendant jusqu'au détroit de Magellan. Parmi les fruits propres à la Patagonie, deux sont surtout remarquables : l'*algarrove* et le *pichequino*. L'*algarrove* a l'apparence d'une cosse de haricot, et renferme une graine très-dure. Ce fruit cueilli, à sa maturité, puis broyé entre deux pierres, et mis dans un sachet de peau que l'on plonge dans l'eau, donne, après sa fermentation, une excellente boisson, mais qui enivre facilement.

Le *trulca* ou *pichequino* est un petit fruit rouge et noir, de forme ovale, de la grosseur d'un pois, et d'une saveur douce et agréable. L'arbrisseau qui le produit, est couvert de rameaux, et ses feuilles innombrables sont excessivement petites. Qu'ils soient gros ou petits, ces arbrisseaux sont tout hérissés d'épines, ce qui fait que la récolte des fruits en est très difficile. Mais le moyen employé par les Indiens, est simple et commode : ils déposent au pied de la plante, quelques peaux sur lesquelles tombent les fruits, à mesure qu'ils en frappent les branches avec un bâton. Emondé avec soin, les Patagons le mettent dans des sachets de cuir qu'ils placent ensuite sur le dos de leurs chevaux. Fortement secoués par le galop du cheval, ces fruits se meurtrissent et rendent un sirop de la couleur du vin, qui tombe dans une outre de peau, et après fermentation, donne une liqueur délicieuse capable également d'enivrer si elle est prise en certaine quantité.

Si la Patagonie est pauvre en ce qui regarde le règne minéral et végétal, le règne animal, en place, est très-riche. On voit errer, çà et là, des troupeaux innombrables de chevaux, de vaches, de bœufs, lesquels, transportés par les Européens en Amérique, se sont multipliés d'une manière étonnante, au point de former encore la principale richesse de ces régions. Les bœufs spécia-

lement sont l'objet d'un commerce très-actif avec Carmen, entre les Patagons et les habitants des villages placés à leurs frontières.

Parmi les animaux indigènes, les plus dignes de remarque sont les suivants :

Le *Puma*, dit aussi, lion américain. Il n'y a pas de vrais lions en Amérique ; mais cet animal est ainsi appelé, parceque sa vue inspire la terreur, et a quelque ressemblance avec le lion d'Afrique, bien qu'il n'en ait pas les instincts féroces.

Le *Couguar* qu'on appelle encore tigre américain, à cause de sa grande férocité. Il se nourrit de chairs palpitantes et de sang ; puis quand il est rassasié, il couvre d'herbes, de feuilles et de sable, les restes de sa proie qu'il viendra dévorer plus tard.

Le Renard de la Patagonie diffère peu de celui d'Europe, mais il paraît encore plus rusé que le nôtre, et chez les Patagons comme chez-nous, on raconte, à son sujet, mille faits curieux. Il sort, le soir, de sa tanière, pour aller surprendre la volaille dans les enclos. Souvent, poussé par la faim, et ne trouvant rien pour l'apaiser, il se jette sur les courroies de peau, non apprêtées, dont se servent les habitants, les coupe et les emporte.

C'est pourquoi, il arrive fréquemment que les bestiaux ou les chevaux, renfermés dans un parc formé de pieux et de traverses unis ensemble par des liens de cuir, fuient pendant la nuit, mis en liberté par quelque renard affamé, en dévorant les liens qui assuraient la palissade. Les Patagons le craignent beaucoup, et racontent, de lui, des choses plus ou moins extravagantes, jusqu'à affirmer qu'il y en a de tellement hardis, qu'ils poussent l'audace jusqu'à couper, pendant qu'ils dorment, les courroies auxquelles sont suspendues leurs armes placées sous l'oreiller. Ils racontent qu'une nuit, un renard, désirant manger, tout à son aise, la longe de cuir qui servait à attacher un cheval, tira le cheval jusqu'à l'entrée de sa tanière.

Il y a ensuite une espèce de quadrupèdes bien singulière. Ces animaux portent sous la poitrine, une bourse ou une poche, dans laquelle ils cachent leurs petits nouvellement nés, pour les soustraire au danger qui les menace. On trouve encore sur les côtes, différentes espèces de crustacées, qui constituent durant l'année, la principale nourriture des habitants. Les rats, ensuite, y pullulent. Beaucoup sont indigènes, et beaucoup d'autres apportés par des navires Européens, lesquels se sont ensuite multipliés à l'infini. On remarque encore le *Lièvre*, appelé Mara, très-ressemblant à celui d'Europe, mais plus gros et remarquable par l'habitude qu'il a de creuser son gîte à une grande profondeur. Les indigènes font à ces animaux, une chasse impitoyable, dans laquelle ils se montrent d'une adresse remarquable. Comme le Mara à l'allure très-irrégulière, et fait mille détours en fuyant, les chevaux, accoutumés à cet exercice, font les mêmes évolutions, de manière que le chasseur, s'il n'est pas bien habitué à cette manœuvre, est en grand danger de per-

dre l'équilibre et de tomber de cheval. Mais les Patagons sont tellement habiles dans cet exercice qu'ils suivent exactement tous les mouvements de leur monture, et arrivent jusqu'à fatiguer le lièvre au point de pouvoir le prendre par les oreilles et de l'emporter.

(A continuer dans le prochain numéro).

SOUHAITS.

Dom Bosco, et avec lui tous ses jeunes gens, souhaitent, de tout leur cœur à nos bien-aimés Coopérateurs et Coopératrices, de bonnes fêtes de Noël, et une bonne fin d'année, priant Dieu qu'il leur accorde une santé prospère et le don précieux de la persévérance dans le bien.

INDULGENCES SPÉCIALES pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communie, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communie, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois de Janvier.

1. Circoncision de N. S. J. C.
6. Epiphanie.
16. Fête du Saint Nom de Jésus.
18. Chaire de S. Pierre à Rome.
23. Epousailles de la Sainte Vierge.
25. Conversion de S. Paul.
29. S. François de Sales.

À l'occasion de cette fête, l'indulgence plénière peut être gagnée par tous les fidèles chrétiens, pourvu que, après s'être confessés et avoir communie, ils visitent une Eglise ou un Oratoire public de la Congrégation Salésienne.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI

Sampierdarena 1880 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.